

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Bande dessinée et littératures de l'imaginaire

Virginie Fournier, François Cloutier, Ariane Gélinas and Isabelle Beaulieu

Number 178, Fall 2020

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94115ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Fournier, V., Cloutier, F., Gélinas, A. & Beaulieu, I. (2020). Review of [Bande dessinée et littératures de l'imaginaire]. *Lettres québécoises*, (178), 69–75.

# Cartographe sa vingtaine

**Bande dessinée** par Virginie Fournier

## Audrey Beulé nous propose de parcourir, à sa manière, l'autoroute du Souvenir.

*La Vingt*, album paru à Mécanique générale, est la première publication dans le circuit officiel d'Audrey Beulé, artiste en arts imprimés qui s'intéresse notamment à l'édition indépendante. Formée en design graphique, elle inscrit sa démarche dans une relecture de l'abstraction qui allie les théories féministes et queer. Pour ses premiers pas en bande dessinée, Beulé s'attache, dans un récit d'apprentissage autofictionnel, aux moments formateurs de sa vingtaine et elle utilise l'autoroute 20 comme métaphore de son parcours.

Originaire de Québec, la narratrice de *La Vingt* poursuit ses études supérieures à Montréal. Le déménagement hors du cocon familial occasionne des allers-retours réguliers au cours desquels elle regarde le paysage qui défile, converse avec ses partenaires de covoiturage et, surtout, plonge dans son intériorité. La sensation de flottement causée par le déplacement entre les deux villes lui permet de laisser libre cours à ses réflexions. Elle en profite alors pour revisiter les moments phares de sa vingtaine. L'album reflète bien ce mouvement de la pensée dans sa composition graphique et témoigne du passage à l'âge adulte.

### D'une langueur monochrome

Au gré de ses trajets, la narratrice nourrit différents souvenirs et se laisse porter par des impressions parfois diffuses. Beulé aborde ainsi plusieurs thèmes qui font écho à sa génération, qu'il s'agisse de la pression de performance, de l'importance des amitiés, du féminisme ou encore de l'écoanxiété. Pourtant, le récit parvient difficilement à en moduler les nuances ou, du moins, à faire ressortir des points de tension qui pousseraient l'écriture plus loin. Je me suis parfois demandé pourquoi l'autrice ne poursuivait pas sur sa lancée, notamment lorsqu'il était question de la rupture d'une amitié ou

des crises d'anxiété de la narratrice à l'université. Bien que traités dans une perspective qui permet aux lecteur·rices de se sentir interpellé·es, ces sujets ne sont qu'évoqués, alors que la réflexion amorcée par Beulé nous indique qu'il y a amplement de matière.

*La douceur est revendiquée comme une forme d'affirmation de soi et elle définit le rapport au monde.*

Cet effet de lecture schématique tire probablement sa source de la signature graphique de l'album, qui repose en quelque sorte sur une métonymie visuelle : l'image n'a du sens que lorsqu'on considère ses différentes parties. L'artiste intègre la métaphore de l'autoroute, ponctuée de pictogrammes et de repères connus, à son langage. Si ce procédé s'avère efficace pour la matérialité de l'ouvrage, le texte, en revanche, manque de vivacité. En fait, il résume plus souvent l'image au lieu de s'ouvrir à différents possibles, et ce, même si le livre se conclut sur cette affirmation inspirante : « Parce que la poésie naît des incertitudes. » Après la lecture de *La Vingt*, on reste un peu sur sa faim : l'album décrit plus l'apaisement qu'il n'explore des doutes.

### « J'aime la beauté du vécu »

Il ne faudrait tout de même pas réduire *La Vingt* à un manque de profondeur ou de nuances : cela reviendrait à passer sous silence ce qui constitue l'identité de

cet ouvrage, à savoir la représentation positive d'une introspection et d'un parcours. La bande dessinée met en relief les moments formateurs de la vingtaine – pas seulement ce qui la trouble – et elle évite d'en nourrir les éléments anxiogènes. Beulé articule principalement son propos autour des ressources qui revigorent la psyché humaine au lieu de s'attarder aux inquiétudes qui grugent les énergies. Le rythme du récit, qui se rapproche du mouvement de l'automobile, avec ses va-et-vient entre différentes périodes de la vie, traduit bien ce sentiment de sécurité enveloppante. Ainsi, la narratrice se penche de manière touchante sur ses relations familiales et sur son quotidien partagé avec son amoureuse.

Cette tendresse du regard de la narratrice sur son entourage constitue un leitmotiv du texte et de la proposition visuelle. L'artiste exploite un bleu marine monochrome dans un mélange d'aquarelle, de gouache et de petites marques au stylo pour développer un langage original qui illustre bien l'agentivité de la protagoniste. Dans la démarche de Beulé, la douceur est revendiquée comme une forme d'affirmation de soi et elle définit le rapport au monde.

Quoique l'album soit porté par des thèmes et des préoccupations pertinentes, j'aurais préféré que leur traitement ne soit pas aussi lisse, surtout dans l'articulation du texte avec l'image. N'empêche qu'Audrey Beulé nous offre une lecture réconfortante et une proposition esthétique qui fait plaisir à découvrir.



# Pour qu'elles apparaissent

**Bande dessinée** par Virginie Fournier

**Après s'être illustrée dans la bande dessinée documentaire, Mirion Malle se fraie un chemin dans le domaine de la fiction sans compromettre sa posture résolument féministe.**

Montréalaise d'adoption, Mirion Malle campe sa première fiction dans la métropole québécoise. On y retrouve Clara, une jeune autrice qui peine à joindre les deux bouts entre sa pratique artistique, son travail d'attachée de presse et une dépression paralysante. Au fil des mois, la protagoniste sombre dans une angoissante sensation de vide et ne parvient pas à renverser le mouvement qui l'entraîne vers le fond. Elle multiplie pourtant les efforts – tentatives infructueuses – pour émerger de son apathie mortifère. Ce n'est qu'après avoir nommé un trauma bien enfoui que l'héroïne, protégée à l'intérieur d'un *safe space* créé par des ami-es proches, trouve les ressources adéquates pour enfin « réapparaître ».

*Avec C'est comme ça que je disparaïs, Mirion Malle prouve que l'écriture peut bénéficier de l'empathie.*

## Du documentaire engagé à la fiction bienveillante

Mirion Malle s'est d'abord fait connaître grâce à son blogue *Commando culotte* (publié en 2016 sous forme de livre aux éditions Ankama), dans lequel elle analyse la culture populaire selon une perspective féministe. Exhaustives et documentées, ses chroniques rendent accessibles à un large éventail de lecteur-rices des lectures féministes de productions grand public. Dans la

même lignée, l'autrice a aussi lancé *La ligue des super-féministes* (La ville brûle, 2019) et illustré *Les règles, quelle aventure !* (Remue-ménage, 2019), deux titres visant un public adolescent et participant de cette démarche pédagogique et militante. C'est donc forte de son expérience que Mirion Malle s'attelle à un ouvrage de fiction empreint d'une volonté de « normaliser » ce qui pourrait être considéré comme marginal et exceptionnel dans les discours *mainstream*.

L'écrivaine prend de nombreuses précautions pour décrire de la manière la plus juste possible la trajectoire de Clara. Elle insiste sur de nombreux « détails » : ce faisant, elle détourne plusieurs schèmes normatifs et les montre sous leur angle universel. Ainsi, la douleur d'une rupture n'est pas hétérosexuelle ; certains personnages non binaires ne sont pas réduits à cette étiquette ; le véganisme ne constitue pas le trait identitaire dominant de Clara. Avec bienveillance, Mirion Malle intègre et valorise les réalités diverses de ses protagonistes. Elle propose à ses lecteur-rices une histoire qui tient compte des enjeux féministes liés à la représentation inclusive, sans négliger pour autant la profondeur de ses personnages. Elle offre plutôt un vocabulaire plus large, plus adéquat, pour appréhender les nuances de la maladie mentale et des émotions en général.

## Rendre dicible

*C'est comme ça que je disparaïs* se démarque par l'habileté de Mirion Malle à nommer de manière juste des ressentis complexes, et plus particulièrement les effets de la dépression. Plus le temps passe, plus les répercussions de la maladie se font sentir chez Clara : la fatigue constante,

les crises d'anxiété et les problèmes de socialisation pèsent sur ses épaules. Le parcours de la protagoniste montre bien comment le manque de ressources adéquates l'affecte durablement. Il met aussi en lumière les difficultés empêchant les membres de l'entourage de la jeune femme de lui offrir une aide concrète, et ce, malgré leurs bonnes intentions. La question de la santé mentale est abordée pour qu'elle soit mieux inscrite dans l'espace social et dans les dynamiques relationnelles.

D'ailleurs, le traitement général des émotions dans le livre permet de comprendre comment s'articulent les effets liés à la maladie et à la résurgence des traumas ainsi que les intrications des subjectivités s'entrechoquant au quotidien. Mirion Malle s'engage avec confiance dans la sphère de ces sensibilités. Sa démarche est appuyée par un trait qui défie les attentes de sa trajectoire et déborde parfois sur d'autres formes présentes dans la case. Certains cadrages voient la représentation de l'action racontée, ce qui crée une intimité particulière pendant la lecture. La fine ligne noire de l'artiste convoque et détourne les codes de la délicatesse, comme pour illustrer une myriade d'interprétations de nos états sensibles, de nos relations, de nos identités.

Avec *C'est comme ça que je disparaïs*, Mirion Malle prouve que l'écriture peut bénéficier de l'empathie.

Une belle manière de faire apparaître les failles qui nous traversent.



# Le vrai monde ?

**Bande dessinée** par François Cloutier

**Les personnages de *Pour réussir un poulet* ne sont ni des paumés ni des victimes, mais bien des gens qui ont, depuis toujours, fait les mauvais choix.**

L'auteur, scénariste, animateur, acteur et humoriste Fabien Cloutier est devenu, au fil des ans, une personnalité médiatique connue. La majorité de ses œuvres dramatiques se déroule en Beauce : qu'on pense à *Scotstown* (2008) et à *Cranbourne* (2012), deux pièces publiées à Dramaturges éditeurs mettant en scène « le chum à Chabot », personnage coloré qui raconte, avec humour, l'existence sombre des petits « bums » en région. La série télévisée dont Cloutier a écrit le scénario, *Léo*, et dans laquelle il incarne le rôle principal montre un côté plus lumineux de la ruralité. *Pour réussir un poulet*, qui a remporté le Prix du Gouverneur général en 2015, est peut-être le texte le plus dur et le plus brutal du dramaturge. Paul Bordeleau, qui a créé le très beau *Le 7<sup>e</sup> vert* (La Pastèque, 2017), en signe maintenant l'adaptation en bédé.

## Être nés pour un petit pain

Les premières planches de l'album présentent Carl et Steven, deux pères trentenaires et monoparentaux qui survivent grâce à des « jobines ». Mario Vaillancourt, propriétaire malhonnête du centre commercial de la municipalité, explique à Mélissa, la sœur de Carl, comment cuire un poulet de grain.

La jeune femme, qui travaille comme serveuse dans un restaurant, fréquente Steven, mais elle a le béguin pour Vaillancourt. Toute l'action gravite d'ailleurs autour de l'homme d'affaires louche. Judith, la mère de Steven, lui demande d'engager son fils et son ami pour qu'ils récupèrent de la ferraille et la revendent. C'est à partir de ce moment que les choses se gâtent. Ceux et celles qui ont vu la pièce lors de sa création en 2015 se souviendront peut-être de sa structure atypique : les comédien·nes jouaient dans un seul décor, et les

dialogues se chevauchaient, de sorte qu'on ne savait pas toujours qui s'adressait à qui. Bordeleau respecte cet aspect formel dans son adaptation ; toutefois, les personnages évoluent dans des lieux différents, ce qui rend le récit plus cohérent.

*Si une adaptation réussie ne trahit pas l'esprit de l'œuvre originale, il est clair que Bordeleau relève le pari haut la main.*

Déçus de ne pas faire plus de profits avec la ferraille, Carl et Steven acceptent d'aller récupérer huit cents caisses d'huîtres à Caraquet. Bien sûr, personne ne spécifie comment les fruits de mer pourront être vendus ni comment il sera possible de les conserver dans un camion non réfrigéré. Les choses s'enveniment de plus en plus pour les deux lascars, qui tentent tant bien que mal d'écouler leur marchandise, dont personne ne veut. Les problèmes s'accumulent, et les tensions entre les personnages atteignent leur paroxysme, comme le montrent bien les planches, aux couleurs désormais plus sombres. Ça va mal finir, ça ne peut que mal finir.

## Subtilité du dessin

Le texte de Cloutier est parfois dur, quelquefois drôle, mais toujours percutant. Chez l'auteur d'origine beauceronne, l'ignorance remplace

la méchanceté. La grande qualité de Bordeleau est de laisser les lecteur·rices se faire leur propre idée : il suggère plutôt qu'il ne montre. Je pense à cette scène où Judith, au téléphone avec son amie Jacqueline, se lance dans une diatribe sur les pétitions en ligne qui dénoncent les abus vécus par les femmes au Moyen-Orient. Dans les premières cases, le dessinateur la présente de face, puis lorsqu'elle multiplie les propos racistes, on la voit de dos. À la fin de son monologue, elle revient de face. L'artiste nous fait ainsi comprendre que pour Judith, la vérité se trouve dans les idées reçues et les préjugés. Bordeleau respecte le style et les nuances de Cloutier sans les trahir par un dessin peu subtil.

Peu de choses ont été changées au texte, qui est déjà très rythmé. Le bédéiste le dynamise encore plus, cadrant souvent ses personnages en gros plan tout en variant les formats des cases. Ces dernières regorgent de détails qu'on ne voit pas toujours à la première lecture. Si une adaptation réussie ne trahit pas l'esprit de l'œuvre originale, il est clair que Bordeleau relève le pari haut la main. La pièce de théâtre n'est pas dénaturée ; au contraire, son incarnation sur papier est aussi forte que celle sur scène.



★★★★

Paul Bordeleau  
d'après l'œuvre  
de Fabien Cloutier

*Pour réussir  
un poulet*

Montréal  
La Pastèque  
2020, 130 p.  
27,95 \$

# Au pays des horreurs

**Bande dessinée** par François Cloutier

**Une bande dessinée de genre qui n'est pas destinée aux âmes sensibles. Une véritable œuvre d'art.**

Patrick Senécal est l'un des auteurs les plus lus au Québec. Des livres comme *Les sept jours du talion* (2002) et *Le Vide* (2017), publiés aux éditions Alire, ont fait de lui la coqueluche des amateur-rices de romans d'horreur et de suspense. La première incursion de l'écrivain dans le milieu de la bande dessinée, *Sale canal!* (VLB éditeur, 2014), un album illustré par Tristan Demers, avait été particulièrement ratée. L'adaptation de son deuxième roman, *Aliss* (Alire, 2000), est au contraire une réussite. Le dessinateur Jeik Dion, connu entre autres pour sa série *Turbo Kid* (Studio Lounak) et ses collaborations avec Bryan Perro, s'approprie l'univers glauque de Senécal et le transpose en bande dessinée de façon remarquable.

## Aliss sans les merveilles

La Aliss de Senécal s'ennuie dans son Brossard natal. Au grand dam de ses parents, elle quitte le nid familial et s'enfuit à Montréal. Dès son arrivée dans la métropole, elle se trouve un appartement. Apercevant un type qui perd son portefeuille, elle ramasse l'objet et suit l'individu, qui presse le pas vers une station de métro. Une fois dans le wagon, elle remet le portefeuille à l'inquiétant personnage, qui s'appelle Charles. Elle continue à le filer à sa sortie du métro. Surpris, décontenancé, Charles s'enfuit. Aliss le voit s'engouffrer dans une maison aux portes rouges. Elle ne connaît pas le quartier où elle est. Commence alors sa longue descente aux enfers.

Les vingt premières planches de l'album sont admirables. Dion campe un univers particulier. On reconnaît Montréal, mais il s'agit en quelque sorte d'une ville parallèle : les commerces portent de drôles de noms ; les gens qui y vivent affichent tous des visages fermés, comme s'ils ne décoléraient jamais. Aux teintes bleues et vertes,

qui prédominent au début du livre, succèdent des couleurs telles que le pourpre et le rouge. Nous nous enfonçons dans un monde sombre et dur avec Aliss, comme happé-es par les dessins si inquiétants.

*Un travail colossal, fruit de la collaboration entre un auteur renommé et un artiste encore trop méconnu !*

Les lecteur-rices du classique de Lewis Carroll ne seront pas trop dépaysé-es : plusieurs personnages des *Aventures d'Alice au pays des merveilles* (1865) se retrouvent, sous des traits différents, dans l'ouvrage de Senécal et de Dion. La Chenille de Carroll devient Verrue, un voisin d'Aliss qui tente de se transformer en cocon. En attendant la métamorphose, il reste couché sur le plancher de son salon et paye des danseuses nues pour qu'elles le divertissent. Le protagoniste le plus intéressant est, à mon sens, Charles : il représente à la fois le Lapin blanc et Lewis Carroll, dont il partage le prénom<sup>1</sup> et le goût des jeunes filles. Les autres personnages sont tout aussi inquiétants et intrigants : je pense ici à Chess (le chat du Cheshire), une présence fantomatique qui surgit sporadiquement.

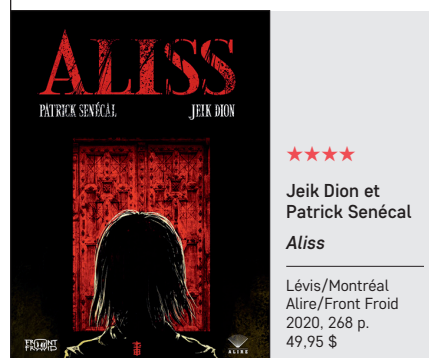
## Du souffle

Il fallait du courage à Dion pour s'attaquer à ce roman complexe et morbide. Certaines scènes de l'ouvrage original sont carrément

pornographiques, violentes et troublantes. Pourtant, le bédéiste les rend supportables en découpant brillamment ses planches. Il module aussi le ton grâce à des changements de couleur qui transportent les lecteur-rices d'une péripétie à l'autre. Les passages où l'on retrouve la Reine rouge (qui est en fait Michelle Beaulieu, un personnage récurrent dans l'œuvre de Senécal) sont particulièrement réussis : le dessinateur nous plonge dans le même enfer que celui d'Aliss. Soulignons également que les chapitres sont séparés par des planches complètes contenant une case où le narrateur s'adresse à « l'ami lecteur, l'amie lectrice ». De tels moments nous permettent de souffler un peu.

Vous aurez compris que ce n'est pas un album à mettre entre toutes les mains. La violence y est omniprésente, la sexualité débridée y tient une place importante, et les personnages consomment allègrement de la drogue. Rien n'est laissé à l'imagination des lecteur-rices. En ce sens, la bande dessinée respecte bien le style littéraire de Senécal. Pourtant, on est ému-es par les mésaventures d'Aliss. Un travail colossal, fruit de la collaboration entre un auteur renommé et un artiste encore trop méconnu !

1. Lewis Carroll est le nom de plume de Charles Lutwidge Dodgson.



# Coureuse de dunes

Littératures de l'imaginaire par Ariane Gélinas

**D'abord annoncé pour avril, *Mirage* est finalement paru à temps pour les canicules estivales. L'ouvrage sied bien aux températures élevées, avec ses oasis arides et son futur ravagé par le réchauffement climatique.**

Josée Lepire nous emporte à plusieurs siècles d'ici, au sein d'une Amérique du Nord redessinée. Les Prairies canadiennes sont devenues un désert hostile, et les habitants des oasis survivent en autarcie depuis presque un demi-millénaire. Des messagers, dont Phan, l'héroïne du livre, orbitent autour des quatre points d'eau. Les résidents ignorent tout de l'extérieur, qui ne les intéresse guère. Leurs ancêtres ont toujours privilégié l'indépendance et l'autonomie. Cet isolement volontaire dans les dunes beiges et ocre est toutefois rompu par le bris des pompes qui alimentent les communautés en eau.

Afin de sauver les siens, Phan décide d'aller quérir de l'aide par-delà le désert. Un groupe, que la messagère dirige, quitte alors les oasis. Le premier tiers de l'œuvre prend les allures d'un roman d'aventures particulièrement fascinant : nous découvrons pluie, orages et végétation luxuriante en compagnie des Oasiens. L'amorce évoque la trilogie des plus réussies *Le sable et l'acier* (Alire, 1997-1998), de Francine Pelletier, sans oublier *Dune* (1965), de Frank Herbert. Les premières rencontres des protagonistes avec les puissances environnantes sont aussi passionnantes. Lepire nous présente – carte à l'appui – une Amérique du Nord futuriste qui inclut la Fédération des lacs (plus ou moins l'Ontario et les États au sud du Canada), la Grande Californie (la côte ouest du continent), les Maritimes indépendantes (le sud du Québec et les provinces atlantiques), la New New England (la côte est des États-Unis) ainsi que le Nénévut, tout au Nord. J'ai été ravie par la richesse de l'arrière-monde de *Mirage* ainsi que par le soin déployé dans l'écriture et les descriptions. Ces qualités persistent dans la totalité de l'ouvrage, bien que

je doive admettre que mon intérêt s'est émoussé à mi-parcours, tandis qu'on parle. Et parle. Et parle.

## Gestes de tempêtes

À ce point de l'intrigue, Phan cherche à déterminer avec quelle puissance voisine les Oasiens pourraient nouer l'alliance la plus éthique et bénéfique afin de réparer leurs pompes défectueuses. Même si ces réflexions sont pertinentes, elles s'avèrent (trop) longues et relèguent le suspense au second plan. Phan devient plus passive, « ballottée comme un grain de sable dans la tempête, dépourvue de la moindre prise sur sa propre vie ». L'héroïne combative de la première moitié de *Mirage* me manquait...

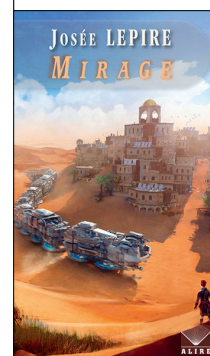
C'est sans compter le nombre de protagonistes, si abondant que l'autrice ou l'éditeur a jugé nécessaire d'insérer une table des personnages en annexe. Il aurait été judicieux de les développer plus avant et de présenter leur intériorité. Par exemple, Phan est solidement ancrée dans le présent, mais qui était-elle au cours des seize ans qu'elle a passés à parcourir les dunes ? A-t-elle eu des relations amoureuses ? Vécu des deuils ? Des joies indélébiles ? Qui étaient les membres de sa famille ? Phan a certes des amis (et l'amitié est correctement dépeinte dans le roman) ; néanmoins, une sorte de pudeur affective plane sur la trame narrative de *Mirage*. L'amour est presque absent de l'intrigue. Est-ce vraisemblable pour une œuvre de quelque six cents pages contenant une pléthore de protagonistes ? Un nombre plus élevé de relations humaines et interpersonnelles aurait été souhaitable. Dans la seconde portion de l'ouvrage, plus statique, le passage au mode « parlementaire »

fait d'autant plus ressortir les lacunes inhérentes à la construction des personnages.

*Mirage* compense toutefois ces imperfections par la justesse et la joliesse de l'écriture ainsi que par la richesse de l'univers mis en place. Lepire a eu le bon goût d'élaborer un langage gestuel (utile pour échanger des informations cruciales pendant les tempêtes dans le désert) et de parsemer l'histoire d'expressions typiques des oasis, comme « la matinée s'écoula comme les grains d'un sablier ». L'autrice propose d'ailleurs une réflexion intelligente sur le langage et la communication. Elle aborde également le thème de la différence, ce qui, dans les meilleurs moments du livre, m'a rappelé l'éblouissante écrivaine française Sylvie Lainé.

## Les mirages du ciel

Que dire de l'ambition d'un premier roman de presque six cents pages ? Je n'ai pas été surprise d'apprendre dans les remerciements que l'autrice a travaillé pendant quinze ans à *Mirage*, un livre dont je retiens plus les réussites que les aspects à parfaire. S'inscrivant dans le sillage de Francine Pelletier, Lepire est un talent montant en science-fiction québécoise. Il n'est pas étonnant qu'elle ait remporté deux fois le prestigieux prix Solaris de la nouvelle. Je suis convaincue que son prochain opus cristallisera les qualités littéraires déjà perceptibles ici. À l'abri d'une dune, parmi « le spectre des nuances des ocres », il suffit de patienter, au gré de l'écoulement des grains du sablier.



★★★

Josée Lepire  
*Mirage*

Lévis, Alire  
2020, 561 p.  
27,95 \$

# Nos lendemains vermeils

Littératures de l'imaginaire par Ariane Gélinas

**Le lieu commun « ce recueil de nouvelles est inégal » m'agace. Il serait faux d'affirmer ceci à propos de *D'autres mondes*, deuxième opus de la série lancée par Stéphane Dompierre et proposant des textes d'horreur brefs signés par des autrices.**

Voilà deux ans, j'ai été conquise par *Monstres et fantômes*. *D'autres mondes*, avec sa couverture futuriste bleutée, semble a priori s'inscrire dans la science-fiction horrifique. Ce sous-genre, rarissime au Québec, comprend parmi ses réussites la novella « Le contraste de l'éternité », de Guillaume Voisine, parue dans le collectif *Bizarro* (La maison des viscères, 2015). C'est dire à quel point le concept m'emballait ! Toutefois, les fictions du présent ouvrage qui allient horreur et anticipation sont au nombre de sept. Les huit autres nouvelles relèvent du réalisme (souvent comique) ou du fantastique. Même si l'homogénéité n'est pas au rendez-vous dans *D'autres mondes*, j'ai passé un moment mémorable entre ses pages – écarlates, comme il se doit.

## « Les fins noires de l'éternité »

Deux chefs-d'œuvre figurent au sommaire, soit « Post-Po », de Karoline Georges, et « Le stage », de Jeanne Dompierre. Dans la première nouvelle, la narratrice, qui célèbre son dix-huitième anniversaire, se procure une « Po », une peau qu'elle enfle par-dessus la sienne. En compagnie de sa meilleure amie, elle active cette combinaison qui offre des possibilités infinies, « intensif[ant] radicalement [l']expérience du monde ». L'achat du timbre « Post-Po » conduit les deux femmes vers des horizons inédits – et terribles –, car « l'humain est un être de transition qu'il faut dépasser ».

À l'instar du texte de Georges, « Le stage », de Dompierre, est fascinant et distille des sentiments à la fois

vertigineux et fulgurants. Étudiante en biologie, Chloé est engagée comme stagiaire dans une firme réputée qui propose des traitements de jouvence à ses clientes. Dans les sous-sols de l'entreprise, la jeune femme commence par prélever du sang sur des donneuses avant de se voir confier des tâches de plus en plus sordides. Remarquable en raison de son style rythmé et évocateur, cette fiction est l'une des plus saisissantes que j'ai lues sur le phénomène de la parabiose.

Plusieurs autres nouvelles s'avèrent marquantes. « Après eux », d'Élise Turcotte, est presque aussi flamboyante (aux sens propre et figuré) que les deux récits mentionnés ci-dessus, quoiqu'un peu languette. Du côté des incursions dans l'humour, ma contribution favorite est « Les vacances », de Lily Pinsonneault, une intrigue vitriolique dans laquelle la méchanceté paraît aussi naturelle que le simple fait de respirer. Si j'avais à établir un *top* trois « horreur hilarante », j'ajouterais deux textes : « Betty envahie par le froid », de Rosalie Roy-Boucher, qui raconte les angoisses d'une meurtrière repentante, et « RPPPP », de Marianne Dansereau, qui nous fait découvrir le Regroupement de Parents qui Pensent que leur Progéniture est Psychopathe – d'où l'acronyme.

Certaines histoires fantastiques se démarquent : « Nous », d'Eve Lemieux, est glaçante, à la frontière entre folie et dépendance affective ; « Joyeux anniversaire », d'Andrée A. Michaud, est portée par les vacillements de l'esprit et le grincement des carrousels forains, sans oublier l'écriture admirable de

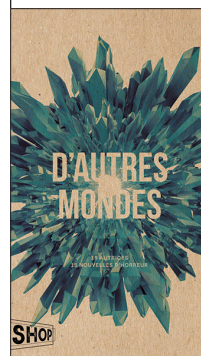
l'autrice, qui nous invite à aborder « les fins noires de l'éternité ».

## Consœurs infernales

Parmi les textes plus tièdes, « Le nord », de Violaine Charest-Sigouin, et « Se sont raconté leurs bêtes », d'Amélie Panneton, mettent de l'avant un imaginaire moins inspiré et vibrant que celui de leurs consœurs. « Le gros bon sens », de Chloé Savoie-Bernard (également collaboratrice à *LQ* ; *NDLR*), appartient pour sa part aux contributions humoristiques et décrit une société où les obèses sont condamnés à l'abattoir pour nourrir les gens en santé (idée pas très originale...). Cette fiction m'a semblé moins juste que les propositions de Dansereau, Pinsonneault et Roy-Boucher.

Certaines fictions laissent dans leur sillage une impression de transition : « Paguroidea », de Sylvianne Rivest-Beauséjour, une nouvelle plutôt courte, un peu maniérée et sans grand suspense ; « Portrait-robot », de Kiev Renaud, une intrigue bien écrite, bien que pas très surprenante, avec son concept de greffes de visages identiques et un personnage qui s'appelle FJ25403 (cliché s'il en est) ; « Du visage », de Laurence Veilleux, une jolie incursion poétique qui détonne cependant au sein du collectif ; enfin, « Ayahuasca », de Chloé Varin, un texte à l'imaginaire stéréotypé et au style convoquant des formulations convenues comme « crier à fendre l'âme » ou « glacer le sang ».

Faut-il pour autant affirmer que ce recueil est inégal ? Certainement pas. Il recèle chefs-d'œuvre et bijoux, vermeils et coupants, comme il se doit. Vivement le troisième tome !



★★★★

Stéphane Dompierre (dir.)  
*D'autres mondes*

Montréal  
Québec Amérique  
2020, 320 p.  
24,95 \$

# La survivance

Littératures de l'imaginaire par Isabelle Beaulieu

**Catherine Leroux propose un roman décrivant un monde confronté à son terme. Devant l'impasse, périr ou guérir sont les seuls choix possibles.**

Gloria arrive à Fort Détroit, une ville inhospitalière dont plusieurs quartiers sont abandonnés. La femme s'installe dans la maison de sa fille, Judith, avec qui les liens s'étaient distendus au fil des années jusqu'au point de rupture. Celle-ci a été assassinée, et depuis le meurtre, les deux petites-filles de Gloria, âgées de douze et quinze ans, sont introuvables. S'amorce une quête pour reconstituer le fil des événements permettant de comprendre le drame. Mais comme il ne s'agit pas d'un roman policier, les rouages de l'enquête ne priment pas ; les amitiés improbables, la place accordée au pardon et les deuils rédempteurs forment plutôt la matière de ce livre.

## Les appartenances

Parallèlement à la venue de Gloria à Fort Détroit, une autre histoire se déroule dans le parc de la Rouge, une petite forêt dissimulée aux yeux de la civilisation. Un clan d'enfants abandonnés à leur sort y a érigé une structure hiérarchique et promulgué ses propres lois. La ville est tenue à distance, car les enfants, farouches, ne font plus confiance aux adultes. D'ailleurs, quand un enfant cesse d'être un, il doit quitter le groupe. Ils se donnent des noms correspondant à un aspect de leur personnalité ou de leur histoire. Tic-tac, Méthode, Baleine, Vlme, Loupiote et les autres forment une sorte de société secrète où les plus grands prennent soin des plus petits. Toutefois, cette fraternité n'est pas idyllique : la vie au cœur de la nature, fort rude, décime plusieurs jeunes au cours d'une saison.

On retrouve aussi une communauté à la ville. La voisine de Gloria, Eunice, personnage bourru, défiant, mais doté d'un bon cœur et d'une solide volonté d'action, devient rapidement sa

complice. À elles se greffent Raquel, sorte de chamane qui parle aux morts et exorcise les chagrins ; Francelin, le scout toujours prêt ; Bûche et Minou, un drôle de couple mal assorti au premier coup d'œil ; enfin, Salomon, un homme charitable ne manquant jamais une occasion de déclamer ses pseudo-discours patriotiques et cultivant son champ à l'aide d'amis avec qui il partage ses récoltes.

Une même préoccupation ronge les habitants de la cité désaffectée et ceux du camp. À la ville, un étrange phénomène inconnu rend les citoyens malades, tandis que dans les bois, les animaux semblent avoir perdu leur instinct, et la rivière est traversée de charges électriques. Quelques jeunes se portent volontaires pour une expédition vers l'île Gus, sur un radeau construit avec ce qu'ils ont pu trouver. Ils voguent vers le sud, espérant connaître la source du problème. Ce qu'ils découvrent les laisse hébétés : « Ils se taisent, mais pour la première fois depuis des jours, un sourire déchire leur visage ; ce n'est pas de la joie mais autre chose, l'envers de la rage, le basculement de l'impuissance. » Cette impression d'un renouveau au centre du désastre transparait un peu partout dans le roman et crée sa trame de fond. L'horreur est là, mais quelque chose veille.

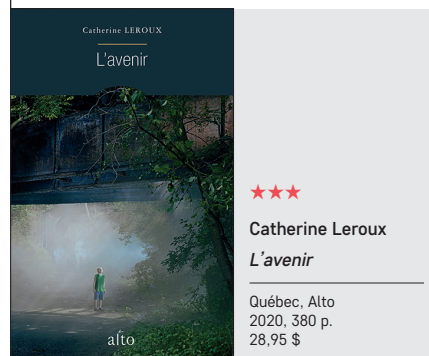
## Convoiter un monde nouveau

Petit à petit, les habitants des deux mondes se rencontrent et s'approprient : ils apprennent les uns des autres, se transmettent leurs expériences. Le réalisme cède de plus en plus de terrain au merveilleux sans que la crédibilité en souffre. Cette incursion sert au contraire à montrer la lumière au milieu du marasme,

cet élément intangible et mystérieux qui nous entraîne vers un sursaut de conscience. La langue familière des enfants apporte une bonne dose de vraisemblance à la tribu, qui s'occupe elle-même de son éducation.

*C'était une fois une petite fille aux boucles d'or qui se promène dans la rue. Elle a vu une maison abandonnée. Elle a rentré, elle a vu qu'il y a des chaises mais quand elle s'assoit, elles sont cassées [sic].*

Ce passage, dans lequel Vlme raconte une histoire à Loupiote comme si elle était sa fille, évoque le besoin immanent de la parole et du jeu pour grandir. Leroux déploie un talent de conteuse hors pair : elle crée des personnages bien campés, soutient le rythme de l'action, use de métaphores parfaites et fait sourire. L'abondance de protagonistes altère néanmoins la clarté du texte. Si l'écrivaine en avait réduit le nombre, elle aurait mis en relief leurs quêtes et évité la multiplication des sous-intrigues. Par ailleurs, *L'avenir* donne l'impression qu'il contient en réalité deux livres distincts, ce qui fragilise sa structure : d'une part, un roman écologiste ; de l'autre, une œuvre sur le deuil et la culpabilité. Tous deux s'emboîtent bien grâce à l'habileté de l'auteure ; néanmoins, chaque sillon aurait bénéficié d'être creusé séparément. Qu'à cela ne tienne, il s'agit d'un excellent ouvrage sur les déroutes, la solidarité et les recommencements.



★★★

Catherine Leroux  
*L'avenir*

Québec, Alto  
2020, 380 p.  
28,95 \$